



MÉMOIRE VIVANTE

Bulletin de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation

N° 37

Avril 2003

Trimestriel

1,53 €

DOSSIER MAUTHAUSEN

Le camp de concentration de Mauthausen est d'abord un lieu de répression et d'élimination des adversaires politiques et idéologiques du régime nazi. Sa classification en camp de catégorie III lui fait une réputation justifiée d'extrême sévérité. Selon cette classification, le camp est destiné à recevoir les individus « irréductibles ou jugés irrécupérables », donc les plus dangereux. Les conditions de détention doivent en conséquence y être plus dures que partout ailleurs.

Jusqu'en 1942, sa vocation est essentiellement répressive. Il est, par ses carrières, étroitement associé aux intérêts économiques de la SS.

A partir de 1942 et jusqu'à l'effondrement du Reich, sous la pression croissante des besoins de l'économie de guerre du Reich, il se transforme en plaque tournante d'un immense trafic humain, recevant, « mettant en condition » puis répartissant les nouveaux venus entre les différentes composantes du réseau concentrationnaire de haute Autriche.

L'ensemble, qui atteint quelque soixante-dix camps et *Kommandos* annexes, est sans doute celui où se constate la plus forte mortalité, exception faite des centres d'extermination institués dans le cadre de la *Solution finale* du problème juif en Europe.



Escalier de la carrière de Wiener Graben.

Les carrières de granit en particulier sont le théâtre d'innombrables actes sanglants commis en toute impunité et à l'abri des regards indiscrets. Elles restent indissolublement attachées à l'image de cette procession de martyrs-esclaves décharnés, gravissant péniblement, sous le poids de leur chargement de pierres et sous les coups, les 186 marches inégales qui mènent de la carrière du Wiener Graben au camp de détention.

Mauthausen est enfin un centre test des procédés de mise à mort collective, dont la pratique doit être étendue ailleurs, au rythme de la conquête de « l'espace vital ».

BULLETIN ÉDITÉ PAR LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA DÉPORTATION

ÉTABLISSEMENT RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE (DÉCRET DU 17 OCTOBRE 1990)

PLACÉ SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

30, boulevard des Invalides – 75007 Paris – Tél. 01 47 05 81 50 – Télécopie 01 47 05 89 50

INTERNET : <http://www.fmd.asso.fr> – Email : contactfmd@fmd@fmd.asso.fr

ORIGINE

La petite ville de Mauthausen est située en haute Autriche, à vingt cinq kilomètres de Linz, sur la rive gauche du Danube. Connue depuis la fin du XVIII^e siècle pour ses carrières de granit, elle accueille déjà pendant la Première Guerre mondiale, un camp de prisonniers de guerre, implanté à environ 2,5 km de la bourgade, où l'armée austro-hongroise retient près de trente mille soldats italiens et serbes.

Ce précédent n'est pas étranger à la décision des autorités nazies d'implanter là un camp de concentration.

Il s'agira, en outre, de la première implantation concentrationnaire en dehors des frontières de l'Allemagne de 1937. D'autres suivront.

Le 12 mars 1938, prononçant le rattachement (*Anschluss*) de l'Autriche au Reich allemand, Hitler met fin à une disposition essentielle des traités de Versailles et de Saint-Germain de juin et septembre 1919 pour s'assurer la suprématie en Europe centrale.

Il en résulte, tout comme en Allemagne depuis 1933, une prise en main et une mise au pas radicales et immédiates de la société autrichienne : noyautage, épurations, révocations, arrestations, etc.

Parallèlement, le démantèlement de l'administration et la réorganisation des structures administratives du pays sur le modèle allemand s'effectue à grand train. Sept *Gauleiter*¹ sont nommés dès le 24 mars 1938. Investis de pouvoirs spéciaux, ils dirigent en même temps le gouvernement régional et l'organisation du Parti. Cette nouvelle organisation est destinée à faire disparaître toute trace de l'histoire et de l'identité autrichiennes.

Le 28 mars 1938, le *Gauleiter* Eigruber annonce l'ouverture prochaine « pour les traîtres de toute l'Autriche » d'un camp de concentration (*Konzentrationslager* ou *KL*) dans l'*Oberdonau*, nom donné à l'une des nouvelles entités territoriales, correspondant à la haute Autriche.

Le choix de Mauthausen est inspiré d'abord par des considérations d'ordre politique liées à l'annexion de l'Autriche et à la répression des opposants, ensuite par des considérations d'ordre plus économique, avec la perspective de profits tirés de l'exploitation d'importants gisements de granit. Himmler se rend lui-même sur les lieux en avril 1938 accompagné par Pohl, chef des services économiques de la SS, et envisage la création de deux camps : un camp central à proximité des carrières de Wiener Graben près de Mauthausen et Marbach, desservi par une voie ferrée reliée à l'axe Vienne-Linz, et une annexe pour les carrières de Gusen et Kastenhof, près de Sankt-Georgen-an-der-Gusen et de Langenstein.

Fin mai 1938, la décision est prise.

L'annonce de l'ouverture prochaine d'un camp n'est pas particulièrement bien accueillie par les populations et responsables locaux. Himmler passe outre et des négociations s'ouvrent avec les nouvelles autorités municipales de Vienne, propriétaire des carrières. Un bail est conclu et l'exploitation est concédée à l'entreprise SS de la DEST²,

dans la perspective des grands travaux d'urbanisme dont rêve le Führer, mais au détriment des particuliers et de la municipalité de Vienne, qui n'ont ni le pouvoir ni la capacité de s'opposer aux empiètements des SS. Une part seulement des bénéfices et des matériaux extraits profitera à la ville de Vienne.

Initialement annexe du camp de Dachau, Mauthausen devient à partir de 1942 le centre d'un véritable réseau concentrationnaire, dont certaines composantes dépassent les effectifs du camp central.

CONSTRUCTION

L'emplacement retenu, au sommet d'une colline dont les falaises surplombent d'une centaine de mètres la carrière de Wiener Graben, est situé sur des terres agricoles argileuses et lourdes qui nécessitent d'importants travaux de terrassements.

Le plan initial prévoit un camp de taille moyenne, de forme rectangulaire, pour un effectif d'environ quatre mille internés.

Un premier transport de trois cents détenus arrive de Dachau le 8 août 1938, composé en majorité de droit commun, criminels et asociaux, d'origine autrichienne pour la plupart, arrêtés au printemps 1938 et immatriculés au camp de Dachau. L'encadrement est assuré par des SS « têtes de mort ». D'autres convois arrivent de Dachau les 18 et 19 août et les 5 et 18 octobre. Un registre d'immatriculation propre à Mauthausen est ouvert le 18 octobre 1938, faisant de ce camp une entité désormais indépendante.

Provisoirement logés dans des baraquements de la carrière de Wiener Graben, les premiers détenus construisent en quelques mois dix-sept *Blocks* de détention, trois baraques pour les gardiens et un local cuisine. Début 1939, commence la construction de la *Kommandantur* provisoire qui sera démolie et remplacée en 1942 par un bâtiment en pierre de taille. Le programme prévoit également des casernements pour les SS, des miradors, un mur d'enceinte autour de la zone de détention, un réseau routier de desserte intérieure et extérieure, et des bâtiments spécialisés. Ces réalisations s'échelonnent jusqu'en 1944, faisant du camp un chantier permanent.

À la fin de l'année 1939, sont achevés les vingt premiers *Blocks* de détention, disposés à gauche de l'entrée principale dans le sens entrant, alignés et numérotés par série de cinq (1 à 5, 5 à 10, etc.) :

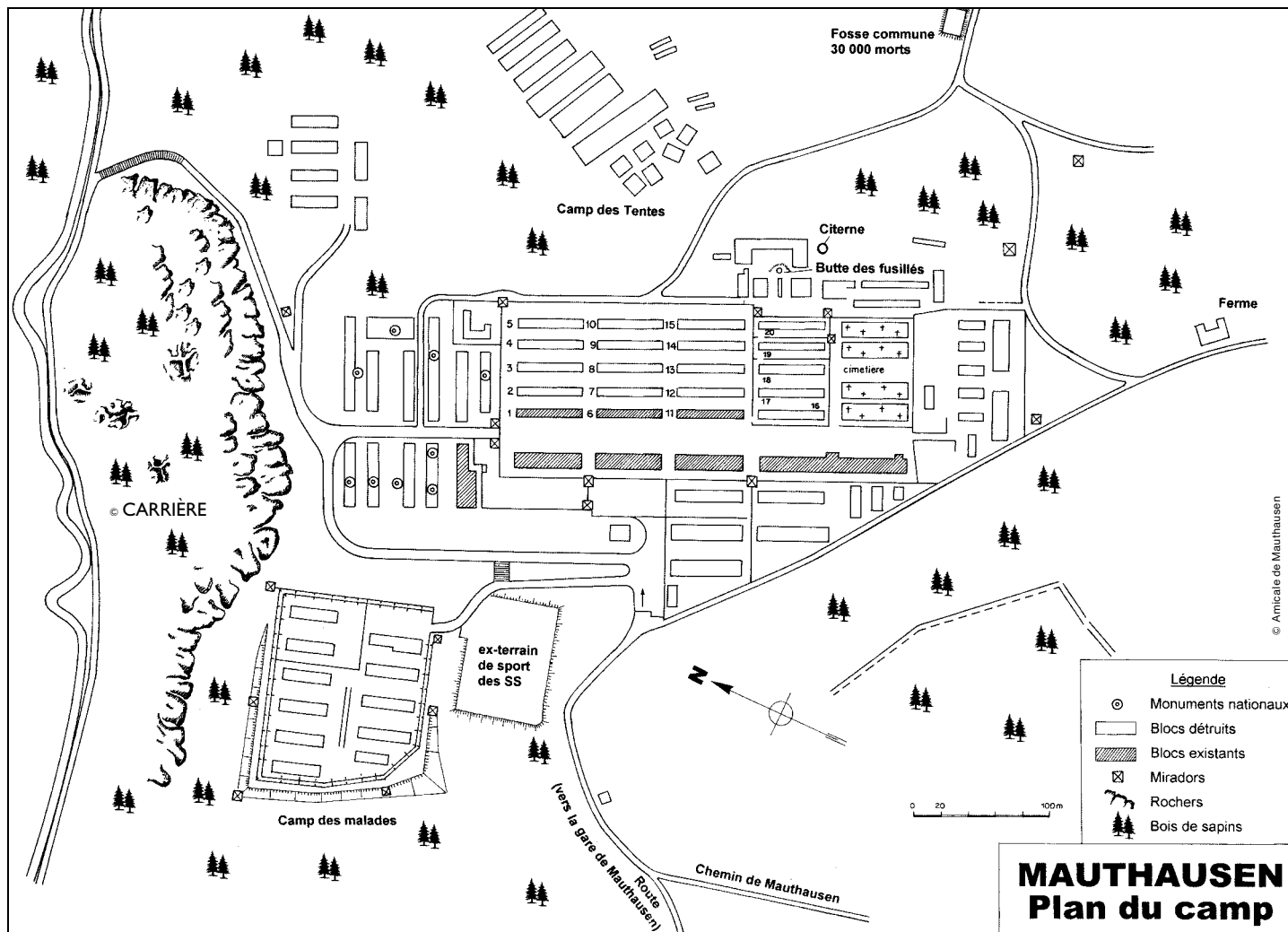
– Le *Block* 1 reçoit une triple destination : dans son aile droite est installé le secrétariat des détenus, au centre la cantine³ du camp et un bureau réservé au responsable SS de la zone de détention proprement dite (*Schutzhaftlager*-

l'exploitation de carrières, extraction de pierres, production de briques, construction de routes. Son siège est à Berlin, 21 *Geisbergerstraße*.

3. La cantine est un lieu de vente (et de trafic) de produits dits de première nécessité, en principe accessible aux détenus munis de « Primeschein », sorte de monnaie mise en circulation dans les camps de concentration et en principe attribuée à certaines catégories de détenus pour rémunérer leur travail dans l'industrie.

1. Gouverneurs et représentants du pouvoir central.

2. La DEST, propriété de la SS, est fondée le 29 avril 1938 pour



führer I). La partie gauche sera affectée aux prostituées à partir de 1942.

– Les **Blocks** 2 à 15, formant les trois premiers rangs, servent au logement des détenus et ne changeront plus d'emploi.

– La destination du quatrième rang (**Blocks** 16 à 19) évolue en revanche au cours du temps : d'abord camp de quarantaine, puis camp de prisonniers de guerre et enfin camp de femmes au printemps 1945.

– Enfin le **Block** 20, à l'extrémité du dernier rang, sert quasiment en permanence de mouiroir. Jusqu'en mars 1943 les malades irrécupérables y sont entassés dans un dénuement total en attendant la mort, le plus souvent provoquée. Après l'ouverture d'un camp sanitaire, ce **Block** sert d'annexe à la prison, pour les détenus du camp central qui doivent être assassinés.

– A l'extérieur de la double enceinte de fils de fer barbelés électrifiés, les **Blocks** 21 à 24 n'abritent jusqu'au printemps 1944 que des ateliers, le dernier **Block** de ce groupe servant à la désinfection et au laboratoire photographique.

Tous les **Blocks** de ces séries sont des baraques en bois conçues pour trois cents détenus, ce qui correspond à une capacité théorique de cinq à six mille internés. A certaines périodes, les effectifs seront très supérieurs provoquant un entassement indescriptible.

A droite de l'entrée principale du camp, toujours dans le sens entrant, se trouvent :

– face aux **Blocks** 1 à 5, une « **laverie** » dans le sous-sol de laquelle sont installées des **douches** ;

– face aux **Blocks** 6 à 10, la **cuisine** avec une **chaufferie** ;

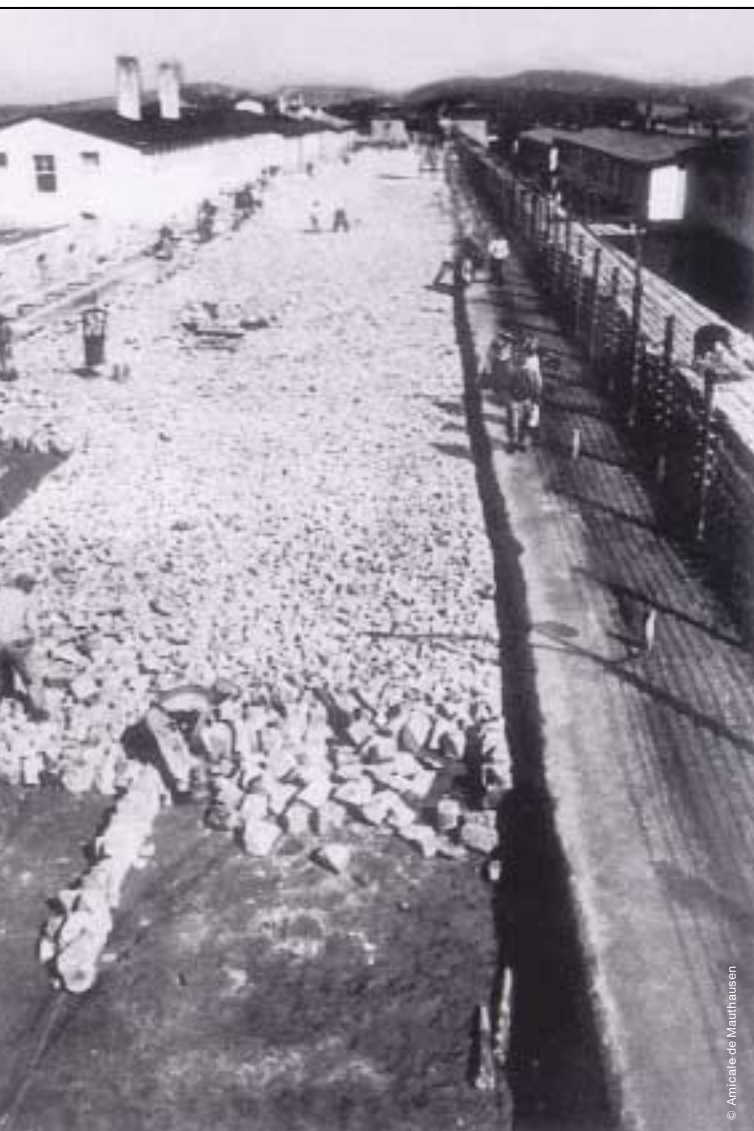
– face aux **Blocks** 11 à 15, le **Bunker** avec ses 34 cellules ;

– face aux **Blocks** 16 à 20 enfin, une **infirmerie** achevée seulement fin 1943.

– en contrebas de la blanchisserie-buanderie, des **garages** sont construits pour le parc automobile de service de la SS, autour d'une cour rectangulaire, dont l'accès par la route extérieure est commandé par une porte monumentale en pierre de taille, surmontée d'un énorme aigle impérial, enserrant un médaillon à croix gammée.

Au cours de l'hiver 1941-1942, des améliorations sont entreprises dans la zone des garages et la **Kommandantur** est remplacée par une construction en pierre de taille.

En outre, l'implantation de la place d'appel est modifiée : elle couvre désormais l'espace rectangulaire et pavé, situé dans le prolongement de la porte d'entrée principale du camp, entre les **Blocks** des détenus à gauche (**Blocks** 1 à 20), et l'ensemble blanchisserie, cuisine, prison, à droite.



Pavage de la place d'appel

Les installations réservées aux SS (ou domaine administratif), se trouvent, quant à elles, en amont de l'entrée principale, à l'extérieur du camp, en direction de la carrière du Wiener Graben.

Elles bordent la route d'accès au camp et comportent, entre autre, un **magasin d'habillement**, le local de la **section politique** (*Politische Abteilung*), un **foyer** et la **cuisine** des SS.

Enfin, derrière la zone des *Blocks* des détenus et au-delà de la zone fermée, sont construits une **armurerie**, le **bureau «travaux»** et trois **casernements de troupe** pour les SS.

Pendant la période 1941-1943, l'aspect général du camp évolue. Les installations provisoires laissent place à une véritable forteresse de granit, tandis qu'à l'extérieur la construction de **lotissements** pour les officiers et leurs familles empêtent en toute impunité sur le domaine civil environnant. Certaines de ces villas ne sont achevées qu'au début de l'année 1945.

Les premiers prisonniers de guerre soviétiques sont isolés dans les baraques 16 à 19.

En octobre 1941, ces prisonniers sont employés dans des conditions exténuantes à la construction d'un camp sanitaire, à l'ouest du camp central, qui gardera par là

suite le nom de « camp des Russes ». Comprenant dix *Blocks* dont une cuisine, il a une capacité de quatre à cinq mille personnes.

A partir de 1945, les convois de femmes évacuées de Ravensbrück sont logés dans les *Blocks* 16 à 18, puis les détenues sont finalement transférées dans une sorte de grand hall en maçonnerie, situé à proximité de la carrière de *Wiener Graben*.

Par ailleurs, des zones « spéciales » sont parfois créées par simple ajout d'une clôture de fils de fer barbelés : cas des blocs 16 à 19. Le *Block* 20, pour sa part, est isolé derrière un mur de ciment et réservé aux détenus internés pour être assassinés.

L'une des caractéristiques du camp de Mauthausen, et la plus apparente aujourd'hui encore, reste son allure générale de forteresse médiévale, conférée surtout par son mur d'enceinte en granit, construit entre septembre 1941 et fin 1944 et par son porche monumental flanqué de tours de garde massives. C'est par là que passent obligatoirement les détenus pour entrer ou sortir. Ils sont chaque fois l'objet d'un contrôle numérique méticuleux.



Porte d'entrée du camp vue de la place d'appel.

La **première installation de crémation**, fonctionnant au coke, est mise en service à Mauthausen début mai 1940 afin de préserver le secret des événements survenus dans le camp et d'éviter d'alarmer les habitants de la région. Jusque là en effet, les morts sont incinérés dans les installations de crémation des villes voisines. Avec l'entrée en service du camp de Gusen et l'accroissement instantané du taux de mortalité qu'elle provoque, un four crématoire destiné à Flossenbürg est détourné et installé à Gusen.

Mais au camp principal, l'installation du crématoire, contrairement aux installations de *Gusen*, et plus tard de *Melk* et *Ebensee*, conçues uniquement pour incinérer les cadavres, cumule les fonctions de centre d'incinération et de centre de mise à mort dès 1941. Ce centre couvre en effet l'ensemble des opérations, depuis la prise en charge des condamnés au vestiaire, jusqu'au lieu d'incinération, en passant par les différents points de mise à mort.

Ces **installations spéciales** (*Sonderbau*) sont réalisées entre le sous-sol du *Revier* et celui du *Bunker*. Elles

comportent un vestiaire, une **chambre à gaz** maquillée en salle de douche, une **salle d'exécution par balle**, une **morgue** avec sa cellule de refroidissement, une table de dissection et des installations de crémation complétées par la suite en fonction des nécessités. Le fonctionnement de la chambre à gaz relève directement de la responsabilité du médecin SS de garnison, le Dr Krebsbach, assisté du pharmacien Wasitzky. C'est ce médecin qui détient les clés des portes de la chambre à gaz.

L'assassinat planifié de certains groupes de détenus y est pratiqué¹.

En septembre 1944, un **camp de tentes** destiné à héberger des Juifs hongrois est installé sur une zone d'environ 5 000 m², au nord-est du camp principal. Enfin sous la menace croissante des bombardements anglo-américains, des abris antiaériens bétonnés sont réalisés dans le domaine réservé des SS ainsi qu'une réserve incendie creusée en juin 1944 et appelée d'ailleurs à tort « piscine des SS ».

Le développement des constructions et des aménagements souligne la diversité de vocation du camp central, à partir de l'automne 1941.

D'abord centre administratif du système Mauthausen-Gusen, puis de l'ensemble du réseau concentrationnaire en cours de réalisation, le camp central devient un pôle de distribution vers les camps et *Kommandos*.

A partir du printemps 1943, le camp sanitaire regroupe les détenus devenus inaptes au travail pour l'ensemble du réseau. Ce camp sanitaire devient rapidement un mouiroir dont les occupants sont régulièrement victimes de sélections et d'assassinats.

Dans des circonstances mal éclaircies, l'installation de la chambre à gaz du camp central est démontée avant la libération du camp et Glücks, inspecteur des camps, donne l'ordre de faire disparaître tous les détenus ayant appartenu aux *Kommandos* des *Krematorium*, considérés comme porteurs de secrets. Trois d'entre eux, dont le *Kapo*, parviennent à se dissimuler et échappent au massacre.

Au moment de sa libération, le camp de Mauthausen est finalement composé des éléments suivants : un camp principal derrière sa murailles de pierres, deux camps satellites - le camp sanitaire et le camp des tentes, le domaine des SS avec ses ateliers et entrepôts, un chenil, un domaine agricole, des casernements et un terrain de sport pour les sous-officiers et la troupe, un lotissement de villas pour les officiers.

Il forme une agglomération de quelque quatre-vingt-quinze bâtiments.

Gusen

En décembre 1939, conformément aux projets initiaux de Himmler et Pohl, la construction du camp de *Gusen I* est entreprise, à quatre kilomètres et demi de Mauthausen, près des carrières de Gusen et Kastenhof, entre Langenstein et Sankt-Georgen-an-der-Gusen. Pendant quatre mois deux *Kommandos* font la navette à pied, y compris le dimanche, depuis le camp central sous la conduite des *SS-Oberscharführer* Anton Streitwieser et Kurt Kirchner. Les trois premiers *Blocks* et la clôture électrifiée sont achevés en mars 1940. Trente-deux *Blocks* au total seront réalisés et disposés en rangées de huit ou neuf, entre lesquelles sont disposées, perpendiculairement, des baraques longues et étroites servant de latrines, lavabos et morgues. Conçus pour trois cents détenus, les *Blocks* en accueilleront jusqu'à six cents et plus.



Vue générale du camp de Gusen.

En 1943, de nouvelles constructions en pierres abritent les *Kommandos* affectés à la production des armements et les unités de production elles-mêmes. La capacité du camp de Gusen I est de six mille détenus mais les effectifs ne cessent d'augmenter, pour atteindre et dépasser vingt mille entre fin 1944 et le printemps 1945.

Bien que dépendant de Mauthausen, le camp de Gusen dispose d'une autonomie administrative avec son système d'immatriculation. Il a aussi sa propre histoire.

* *
*

Dans ce double décor se joue en quelques années l'un des épisodes les plus douloureux et les plus meurtriers de l'histoire concentrationnaire.

1. Voir Pierre-Serge Choumoff, *Les exterminations par gaz à Mauthausen, Gusen et Hartheim*, in Tillion Germaine, Le Seuil, 1983.

LES DÉTENUS

Population et évolution

Jusqu'en 1939, la répartition des détenus entre les camps de concentration d'Allemagne et d'Autriche obéit à une logique géographique : Sachsenhausen reçoit les détenus originaires de l'est, du nord et du centre, Buchenwald ceux de l'ouest, du nord-ouest, de Saxe, Thuringe et Bavière du nord, enfin Dachau (et Mauthausen) ceux de l'Allemagne du sud et de l'Autriche.

Avec le déclenchement de la guerre, cette répartition géographique ne tient plus et la population des camps s'internationalise. La destination des convois est désormais fixée à Berlin.

La notion même de camp de concentration évolue. S'agissant de Mauthausen, elle désigne tour à tour le camp lui-même (août 1938), puis le binôme Mauthausen-Gusen (à partir de mai 1940), enfin le « réseau », à partir de juin 1943.

Au plan des effectifs, des paliers sont brusquement franchis en 1944. D'une part en effet, une répression brutale s'abat sur l'Europe occupée et d'autre part, une première vague de convois d'évacuation des camps de l'est arrive, portant la population du camp central à plus de seize mille détenus en septembre, puis à nouveau au printemps 1945, avec une pointe à dix-neuf mille détenus dont sept mille malades entassés dans le camp sanitaire.

Les études d'archives, ou à défaut les estimations les plus sérieuses, évaluent à deux cent mille le nombre de détenus¹ dirigés vers le camp de Mauthausen entre 1938 et 1945 par le RSHA², qu'ils y soient arrivés vivants ou non et qu'ils y aient été immatriculés ou non.

L'évolution de cette population est liée à celle de la guerre. Cinq périodes peuvent être distinguées.

1938-1939

Le camp de base de Mauthausen est peuplé exclusivement de détenus allemands d'août 1938 à février 1940. Le 28 septembre 1939 ces détenus sont pour plus de la moitié des droit commun (52 %), les asociaux environ 30 % et les politiques environ 10 %. L'effectif est alors proche de mille quatre cents détenus.

1940-1941

A partir de 1940, les politiques sont plus nombreux, notamment en raison de transferts provenant de Sachsenhausen et Buchenwald, mais surtout la population s'internationalise avec l'arrivée de Tchèques, de Polonais et des premiers républicains espagnols. Il s'agit de combattants de l'armée républicaine réfugiés en France, enrôlés dans les rangs de l'armée française et arrêtés comme tels, mais traités différemment. En effet, reniés par l'Espagne et lâchés par Vichy, ils sont privés de toute

protection internationale et traités, non en prisonniers de guerre, mais en ennemis politiques du Reich. Leur nombre dépasse six mille entre janvier et juin 1941.

Les Polonais forment ensuite le groupe le plus important en raison de la répression qui s'abat sur le pays.

Les premiers Juifs arrivent en 1940, et leur nombre croît considérablement à partir du printemps 1941. Ce sont des ressortissants allemands, néerlandais, polonais et, dans les derniers mois de l'année, issus du protectorat de Tchécoslovaquie où Heydrich vient d'être nommé « protecteur du Reich ».

Enfin, les prisonniers de guerre soviétiques constituent le dernier contingent notable de l'année 1941. La raison officielle invoquée de leur internement en camp de concentration est que l'URSS n'a pas ratifié la convention de Genève de 1929. Un accord secret entre Himmler et le Haut Commandement de la Wehrmacht prévoit en outre un « traitement spécial » pour ces prisonniers, dont beaucoup sont assassinés, et leur mise au travail forcé dans les camps.

En résumé, de 1940 à 1943, plusieurs faits marquants doivent être pris en considération : d'abord l'ouverture de l'annexe de Gusen qui constitue la première extension du réseau concentrationnaire ; ensuite la forte croissance des effectifs qui passent de trois à quinze mille détenus ; enfin l'évolution d'une population majoritairement composée de « droit commun » allemands ou de souche germanique, vers une population de détenus politiques, majoritairement originaire d'Europe centrale et de souche slave.

Février 1942- janvier 1944

Courant 1942, les arrivées de détenus allemands, polonais, juifs et de prisonniers de guerre soviétiques se poursuivent. Les premiers déportés Belges, et des Français ayant participé à la grève des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais (départements de la zone occupée, administrativement rattachés au commandement allemand de Bruxelles) sont recensés début juin, suivis par des résistants yougoslaves et par les premiers déportés civils russes, victimes de l'occupation. Une nouvelle catégorie d'internés fait son apparition avec eux : celle des « *Ostarbeiter* » (travailleurs de l'est), travailleurs civils russes et baltes importés comme main-d'œuvre supplétive dans le Reich et internés par la Gestapo pour « paresse ou manquement à la discipline ». Ces internements resteront toutefois limités.

En décembre 1942, une série de mesures nouvelles permet l'internement dans les camps de concentration des *Sicherheitsverwahrungshäftlinge* (SV) ou détenus en internement de sûreté qui, contrairement aux BV, sont déjà dans des prisons et pénitenciers où ils purgent des condamnations de longue durée, et font l'objet d'une décision de transfert en camp de concentration.

En 1943, le développement des mouvements de résistance dans les pays occupés d'Europe, à la suite notamment des réquisitions de main-d'œuvre, accroît les mesures répressives et les arrestations. Les détenus originaires de l'Europe orientale restent majoritaires

1. Source : Michel Fabréguet, *Mauthausen camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 138.

2. *Reichssicherheitshauptamt* ou office central de sécurité du Reich.

mais, parmi ceux arrivés d'Europe de l'ouest, les Français forment le groupe le plus nombreux, notamment avec l'arrivée des grands transports d'avril 1943, suivis d'autres moindres, passés par le terrible camp de dressage de *Neu-Brem*.

Au cours de cette période, les besoins en combattants de l'armée allemande augmentent à mesure que se multiplient les revers. La mobilisation de nouvelles catégories de population engendre une pénurie croissante de main-d'œuvre dans l'industrie et le recours de plus en plus fréquent à la population concentrationnaire.

Février 1944-janvier 1945

Entre 1944 et 1945, on compte, parmi les arrivants, des maquisards titistes, des Grecs, des Crétois, quelques Albanais, et des Hongrois. D'autres, en petit nombre, proviennent de pays situés au-delà de l'Europe : Arabes, Chinois, Latino-américains.

D'Europe de l'ouest, arrivent deux grands convois de Français les 25 mars et 8 avril 1944¹, totalisant près de quatre mille déportés, auxquels viennent s'ajouter un peu plus d'un millier de détenus transférés de Dachau en août et septembre 1944. Les Italiens affluent également au cours de cette période : quatorze convois d'Italie du Nord, échelonnés entre février 1944 et février 1945, font de Mauthausen la principale destination des déportés italiens ; quelques aviateurs américains et anglais capturés sont également dirigés sur Mauthausen cette année-là.

A partir de mai 1944, dix mille Juifs d'Auschwitz et annexes sont transférés à Mauthausen et provisoirement soustraits au processus de la *Solution finale*, pour participer à la construction des usines aéronautiques souterraines.

Janvier à mars 1945

Au cours de cette période, la proportion de détenus issus d'autres camps l'emporte largement sur celle des nouveaux arrivants : environ vingt mille dans le premier cas, cinq mille dans le second. Les conditions dans lesquelles s'opèrent, en plein hiver, les transports d'évacuation sont telles que les effectifs se trouvent déjà réduits de moitié à l'arrivée.

Vers la fin du mois de janvier 1945, les convois d'évacuation en provenance d'Auschwitz, Groß-Rosen et des camps de l'est représentent plus de douze mille arrivants.

Avec ceux venant de Sachsenhausen (quatre mille détenus) et de Ravensbrück (mille neuf cent quatre-vingt détenues) en mars, l'effectif global dépasse quatre vingt trois mille détenus, dont deux mille femmes.

L'afflux des convois entraîne un engorgement de l'administration du camp qui ne parvient plus à enregistrer les arrivées.

Enfin, signalons qu'en octobre 1944, un groupe très important de Juifs hongrois venant de Budapest (évalué entre trente et cinquante mille) est envoyé participer aux travaux d'enfouissement des usines d'armement. Faute de

transports disponibles, il doit finalement parcourir la distance à marche forcée. Mais la situation militaire conduit les autorités à lui faire exécuter, en route, des travaux de fortification d'urgence sur l'ancienne frontière austro-hongroise. Précarité et mauvais traitements font d'innombrables victimes auxquelles s'ajoutent celles des exactions et massacres perpétrés par les troupes de l'Axe dans leur retraite. Finalement, environ quinze mille survivants atteignent Mauthausen début avril 1945 dans un état d'épuisement indescriptible. Ils sont placés dans le « camp des tentes » jusqu'au 20 avril, puis envoyés à quelques dizaines de kilomètres de là, à Günskirchen.

Cas particulier : les femmes au camp de Mauthausen²

Environ huit mille cinq cents femmes sont passées par Mauthausen à partir d'avril 1942. Sur ce nombre, une moitié n'a pu être identifiée : il s'agit des femmes arrivées par les convois d'évacuation de la fin des camps, non enregistrées et réexpédiées plus loin.

L'autre moitié est mieux connue. Les toutes premières sont quatre Yougoslaves fusillées avec des hommes le 20 avril 1942, à la date anniversaire de Hitler. D'autres, Autrichiennes, Yougoslaves, ou travailleuses russes forcées sont pour la plupart gazées un peu plus tard.

En septembre 1944, l'Administration centrale des camps décide la création d'une section féminine, disposant d'un fichier d'enregistrement distinct, à Mauthausen. Sans lieu d'hébergement spécifique, ces femmes issues de Russie, de Ravensbrück, Vienne, Trieste ou Bergame, passent quelques jours en quarantaine dans les *Blocks* 16 à 18 puis sont transférées dans les *Kommandos* de *St-Lambrecht*, *Hirtenberg*, *Lenzing* ou aux châteaux de *Mittersill* et *Lannach* où se pratiquent des expériences.

Le 7 mars 1945, deux mille cents femmes arrivent de Ravensbrück. Parmi elles neuf cents Françaises, Belges, Hollandaises et Norvégiennes classées « NN », près de cinq cents Tsiganes avec enfants, trois cents Hongroises, cent trente Russes et quatre-vingt-seize Polonaises.

Ces femmes sont logées dans les *Blocks* de quarantaine, dans le « camp des tentes » et dans un hall désaffecté dépendant de la carrière du *Wiener Graben*, disposant en tout et pour tout de quelques bottes de foin.

LES CRIMES³

Assassinats

Les SS se débarrassent des détenus encombrants par plusieurs procédés. Chacun est désigné par un code, destiné à en masquer la signification réelle. Ce langage codé s'applique aussi à la désignation des lieux (bâtiments spéciaux) où se pratiquent les mises à mort. Le décryptage des différents codes est parfaitement connu aujourd'hui.

2. Sur ce sujet, voir Andreas Baumgartner, *Die vergessenen Frauen von Mauthausen*, Verlag Österreich, 1997 (non traduit de l'allemand).

3. cf. Pierre-Serge Choumoff, *op. cité*.

1. Date d'arrivée à Mauthausen et non du départ de France.

Le traitement spécial « 14 F 13 »¹ en fait partie. Son but : éliminer les détenus malades, invalides ou trop faibles pour travailler.

Pour ce qui concerne Mauthausen et Gusen, le traitement spécial « 14F13 », consiste à envoyer des détenus à l'Institut psychiatrique d'Hartheim, en réalité institut d'euthanasie équipé d'une chambre à gaz. Il est mis en application une première fois entre août 1941 et octobre 1942 : officiellement on parle d'un transfert de malades au sanatorium de Dachau. Une seconde vague intervient d'avril 1944 au 12 décembre 1944, le prétexte invoqué étant alors « l'envoi en centre de convalescence ». Hartheim est le moyen de se débarrasser des détenus inaptes au travail. L'Institut est fermé le 12 décembre 1944.



Centre d'euthanasie du château d'Hartheim.

Par recoupement de données trouvées dans des documents de l'auto-administration du camp, des listes conservées à la section politique (*Politische Abteilung*) et des archives personnelles de fonctionnaires détenus, il est possible d'avancer le chiffre de six mille victimes, assassinées par gaz à Hartheim. Parmi elles, plus de quatre cents Français².

Le Dr. Lonauer, directeur de l'Institut, dirige lui-même la commission médicale de sélection et les opérations de gazage.

Entre les deux périodes de l'opération « 14 F 13 », la chambre à gaz de Mauthausen et celles improvisées à Gusen prennent le relais :

– A Mauthausen, deux opérations de gazage sont identifiées : la première dans la nuit du 9 au 10 mai 1943, contre un groupe de 231 Soviétiques, la seconde en

représailles de l'assassinat de Heydrich contre un groupe de 261 Tchèques, dont au moins 130 femmes et enfants.

– A Gusen, un groupe de 160 prisonniers soviétiques est assassiné au Zyklon B le 2 mars 1942, à l'occasion d'une désinfection du *Block* de quarantaine (baraque 16). Un second assassinat par gaz est pratiqué, dans la nuit du 21 au 22 avril 1945, dans le *Block* infirmerie n° 31, sur des malades.

Enfin, des camions à gaz sont également utilisés de 1942 à 1943 pour des mises à mort opérées pendant le parcours Gusen-Mauthausen.

En dehors de ces moyens « spécialisés », les SS pratiquent d'autres méthodes d'assassinats collectifs : par exemple le SS Chmielewski (*Schutzhaftlagerführer* de Gusen I) fait administrer à plusieurs reprises en plein hiver des douches glacées aux détenus les plus faibles (impuissants, dysentériques, tuberculeux et typhiques) en plein air. Le nombre de victimes de ce traitement n'est pas connu. Une chose néanmoins est sûre : 90 % en meurent.

Les SS se livrent à de véritables tueries entre juillet 1941 à avril 1943, dans le complexe Mauthausen-Gusen qui reste le lieu principal de décès, avec Hartheim. Plusieurs catégories de détenus sont littéralement exterminées, autant par mise à mort provoquée que par mauvais traitements : il s'agit des Juifs, toujours particulièrement exposés, qui périssent à 95 % ; des prisonniers de guerre soviétiques, à 90 % ; des Polonais, Tchèques et Espagnols, à près de 60 %.

Expériences pseudo-médicales

Comme dans tous les camps des expériences dites médicales sont pratiquées sur les détenus des différents *Revier* relevant de Mauthausen.

Au printemps 1942 une dizaine de détenus sont castrés dans le cadre d'expériences hormonales.

Dans les années 1943-44, sont menées des expériences de vaccination sous la direction du Dr Gross de l'Institut d'hygiène de la *Waffen SS*. Il s'agissait de tests d'accommodation au typhus ou au choléra et à la typhoïde. Ils furent pratiqués sur un millier de détenus des *Blocks* 18 et 19. Le nombre de victimes reste inconnu.

Le même institut d'hygiène organise une série d'expériences alimentaires sous la direction du Dr Schenk, ancien médecin chef de l'hôpital de Munich. Le bilan de ces expériences est très lourd en vies humaines. Le 31 juillet 1944, à peu près un tiers des sujets sont morts et la trentaine de rescapés, reléguée au *Sanitätslager*, est assassinée.

Bilan

Le taux de mortalité diminue sensiblement entre mai 1943 et avril 1944, en raison de la nécessité pour l'Allemagne d'épargner les seules ressources humaines disponibles pour poursuivre son effort de guerre. Puis il s'envole à nouveau d'avril à décembre 1944, en raison d'une part de la reprise des assassinats collectifs, de Soviétiques en particulier, et d'autre part de la remise en vigueur du traitement 14 F 13 à l'Institut d'Hartheim.

1. Sur la signification du sigle « 14 F 13 », voir *Mémoire vivante*, n° 33, p. 7, renvoi de bas de page.

2. cf. Michel Fabréguet, *op. cité*, p. 158.

Au cours des derniers mois de la guerre le camp sanitaire est engorgé. L'entassement des malades à plusieurs sur le même châlit dans des conditions d'hygiène inexistantes favorise la propagation des épidémies alors que le contrôle de la situation échappe de plus en plus aux responsables SS.

A propos du camp sanitaire le Français Michel de Bouïard écrit dans son témoignage qu'il s'agissait « d'un indicible amalgame de pauteur, de saleté, de détresse... »

Il convient d'ajouter aux causes de mortalité les victimes des bombardements alliés et les représailles auxquelles se livre la Gestapo en faisant assassiner des aviateurs américains et britanniques capturés et internés à Mauthausen.

COMMANDEMENT : PRINCIPE ET ORGANISATION

L'organisation et la répartition des pouvoirs dans les camps de concentration sont conçues pour appliquer un système de coercition triplement inspiré des traditions militaires prussiennes, des règles en vigueur dans le système pénitentiaire allemand et des fondements idéologiques racistes et inégalitaires du nazisme.

Obéissance réflexe et soumission totale, vie de bagne, anéantissement de la personnalité, perte de toute référence sociale et familiale et au bout du compte, de toute humanité, se conjuguent pour réduire les détenus à l'état de « troupeau » anonyme et craintif, tout juste bon pour l'abattoir.

L'une des caractéristiques étonnantes et paradoxales de cette organisation tient cependant à sa bureaucratie et à l'implication des détenus dans tous les rouages de l'administration des camps. Certains détenus se voient ainsi investis de pouvoirs sans appels sur les autres détenus et bénéficient d'avantages substantiels, qu'une disgrâce peut suspendre à tout instant, les exposant alors à des vengeances impitoyables. La coercition se mêlant au cynisme, des conflits fréquents opposent entre eux les détenus. Ils sont garants de la soumission de la masse.

En vertu de ces principes les camps de concentration sont dirigés par un *Lagerkommandant* assisté d'un état-major, qui, sous le contrôle de l'administration centrale d'Oranienburg-Sachsenhausen, a autorité sur le camp central et sur une nébuleuse évolutive d'annexes et de *Kommandos* qui y sont rattachés. A chaque échelon de la hiérarchie SS est associé un détenu ou plusieurs détenus appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler « l'auto-administration ».

Le premier *Lagerkommandant* de Mauthausen, nommé le 1^{er} août 1938, est le SS *Sturmbannführer*² *Albert Sauer*, assisté de son adjoint, *Alfons Bendele*. Ils sont remplacés le 17 février 1939 par le SS *Sturmbannführer* Franz *Ziereis*³, un proche de Himmler, qui reste en poste jusqu'à la fin.

Quelques noms sont à retenir dans l'entourage plétho-

Le sommet de la courbe de mortalité est atteint à partir de janvier 1945, sous l'effet combiné d'un hiver particulièrement rigoureux, de l'augmentation vertigineuse de la population concentrationnaire et de l'incohérence générale qui prélude à l'effondrement du système concentrationnaire et du Reich tout entier. Quarante mille détenus périssent dans cette période dont vingt mille pendant le seul mois d'avril 1945.

Le nombre total de victimes du complexe Mauthausen-Gusen est estimé entre quatre vingt quinze et cent dix huit mille morts, ces chiffres¹ intégrant les morts survenues par maladie ou épuisement dans les premières semaines qui suivent la libération.

rique de ce commandant de camp : ses premiers adjoints Victor Zoller et Adolf Zutter, puis surtout Georg Bachmayer, arrivé en mars 1940, instable et d'une grande brutalité⁴. Tous trois sont *Hauptsturmführer*⁵.

Le chef de la *Politische Abteilung*, Karl Schulz (*Hauptsturmführer* aussi) est l'officier le plus puissant après le *Lagerkommandant*.

La garde des détenus est assurée par des unités SS « *Totenkopf* » (Tête de mort), mission qu'elles devront progressivement partager, faute d'effectifs, avec d'autres unités incluant des ressortissants allemands et autrichiens (*Volksdeutsche*) recrutés dans les territoires occupés d'Europe danubienne.

Le régime est particulièrement oppressant jusqu'à la fin de l'année 1942 en raison des victoires allemandes qui exaltent le moral des SS et attisent leur haine contre les ennemis intérieurs. L'encadrement SS, généralement stable, met au point un arsenal répressif inspiré par la personnalité de *Ziereis*, où figurent :

– les assassinats camouflés en tentatives de fuite, surtout à la *Strafkompanie* (compagnie disciplinaire) : par exemple un détenu lourdement chargé de pierres est brusquement poussé par les *Kapos* au delà de la ligne des sentinelles qui l'abattent alors pour tentative de fuite,

– l'expédition volontaire de détenus du haut des falaises de la carrière de *Wiener Graben*. Ces détenus sont qualifiés de « parachutistes »,

– les châtiments corporels infligés à l'aide de nerfs de bœufs : le nombre de coups peut varier de dix à soixante-quinze et le sanctionné doit les compter à haute voix sans se tromper.

– la station debout, au garde-à-vous, toute une journée sans manger, face au mur d'entrée,

– l'enchaînement après une grille ou un poteau, en un lieu particulièrement ingrat ou exposé aux intempéries, et pouvant durer plusieurs jours,

1. Ils ne permettent toutefois pas de faire apparaître les disparités entre camps ni entre les causes de décès : le complexe de Gusen par exemple est plus meurtrier que le camp central ; par ailleurs les morts délibérément provoquées représentent environ 20 % du total.

2. Équivalent SS de commandant.

3. *Ziereis* retrouvé par des soldats américains est blessé lors de sa capture, le 23 mai 1945, et interrogé jusqu'au 25, date de son décès.

4. Georg Bachmayer se suicide le 8 mai 1945 après avoir tué sa femme et ses deux filles.

5. équivalent SS de capitaine.



Désinfection générale du camp sous le prétexte d'une épidémie de typhus.

– les sanctions collectives consistant en séances d'exercices physiques épuisants, parfois déclenchées en pleine nuit,

– suspension par les poignets liés dans le dos, à une poutre ou un arbre. Ce supplice particulièrement douloureux provoque la dislocation de l'épaule et l'élongation des nerfs ainsi qu'une paralysie des bras et des mains pour plusieurs semaines,

CAMPS ANNEXES ET KOMMANDOS

Première période : 1939 à 1942

Pendant cette période, l'essentiel des détenus est mobilisé pour la construction des camps de Mauthausen et Gusen, et l'essor des carrières du *Wiener Graben*, de *Gusen* et de *Kastenhof*, appartenant à la DEST et regroupées sous l'appellation de *Granitwerk Mauthausen*. Le travail de carrier est en soi un travail pénible et difficile mais pratiqué dans les conditions imposées par les SS, il est rapidement insoutenable et source de nombreux accidents corporels. De plus, le site de *Wiener Graben*, dissimulé par ses hautes falaises, est le théâtre de crimes particulièrement odieux.

Les porteurs de pierres forment un tapis roulant humain qui remonte du fond de la carrière, à dos, les pierres destinées pour partie à la construction, pour partie à la commercialisation. L'escalier escarpé et relativement dissimulé dans la fracture de la falaise, est aussi un lieu où se pratiquent des exactions et mises à mort sur les détenus, ceux de la *Strafkompanie*¹ en particulier.

D'autres *Kommandos* assurent les services du camp : éboueurs, jardiniers, terrassiers, habillement, laverie, désinfection, infirmerie, électricité, menuiserie, peinture, tôlerie, etc.

Certains détenus sont même employés à l'entretien des véhicules des SS et de l'armement. Des *Kommandos* enfin exploitent le domaine agricole de la ferme *Freller*, dont la SS fait l'acquisition pour son usage exclusif.

1. Compagnie disciplinaire. Y étaient notamment régulièrement affectés, les Juifs et les détenus dont le commandement voulait se débarrasser.

– les lâchage de chiens sur les détenus qui en sortent le plus souvent déchiquetés, parfois définitivement mutilés et voués alors à une mort certaine.

A partir de 1943, le régime de coercition, sans disparaître, se relâche sous l'influence de plusieurs facteurs : d'abord par l'obligation des autorités du Reich d'utiliser la main-d'œuvre concentrationnaire dans la production d'armement et donc d'améliorer les conditions de détention pour préserver la ressource ; ensuite par l'éclatement du tandem Mauthausen-Gusen en une multitude de *Kommandos* et camps annexes, qui amoindrit l'emprise de la *Kommandantur* ; enfin par une plus grande difficulté de surveillance des détenus sur les lieux-mêmes de travail, dès lors qu'ils se trouvent mêlés à des travailleurs civils et à des prisonniers de guerre.

Formés dans une perspective essentiellement répressive, les SS éprouvent de grandes difficultés à s'adapter à une logique plus économique.

L'augmentation de la population concentrationnaire enfin favorise chez les détenus un anonymat qui peut servir d'écran à la répression. Une forme d'insubordination se manifeste même sous forme de tentatives d'évasion à partir de juin 1943, mais plus fréquentes dans le contexte particulier des marches d'évacuation d'avril 1945.

La qualification professionnelle des détenus est très inégalement prise en considération dans la formation des *Kommandos*. Si des mineurs sont affectés au *Loibl Paß*, à *Gusen*, *Ebensee* ou *Melk* pour le percement des tunnels, si des mécaniciens le sont dans les ateliers industriels de *Steyr*, *Linz* et de la périphérie de Vienne, tous les autres et en particulier les intellectuels, professions libérales, ecclésiastiques, officiers, etc., sont employés comme manœuvres, déclassement qui fait partie des procédés de coercition ou de déstructuration des personnes.

À côté du travail utile, les SS maintiennent les détenus dans un état de mouvement et d'agitation permanents pour empêcher toute tentative d'organisation collective ou d'évasion. Le caractère éprouvant et dégradant des tâches inutiles contribue de surcroît à infantiliser le comportement des détenus et à les épuiser. Au cours de l'hiver 1939-1940, des détenus de Mauthausen sont, par exemple, contraints de transporter sans fin des pierres d'un côté à l'autre de la carrière du *Wiener Graben*. Cette pratique ne disparaît jamais complètement, même lorsque la priorité est clairement donnée à la production de guerre.

L'affectation dans les *Kommandos* très durs peut résulter d'une décision de commandement inspirée par des causes très diverses : à titre de sanction pour trafic, vol, contrebande ou encore port de lunettes, malformation physique, petite taille ou grosse tête, tous symptômes d'appartenance à une race inférieure... volonté d'abaissement et d'extermination, notamment pour les Tsiganes et les Juifs. Enfin, les détenus dépourvus de tout appui dans l'auto-administration sont envoyés dans les *Kommandos* les plus exposés. Ils en reviennent rarement.

« La formation des Kommandos chaque matin donne lieu à des scènes de violence et de brutalité et à un climat d'hystérie sur la place d'appel. Celui qui n'a pas de Kommando attiré reçoit les coups des Kapos qui se le disputent... Les disponibles, hésitants, affolés, poursuivis, perdus, deviennent des choses à abattre car il ne faut pas se cacher que la finalité d'une telle «ronde» était aussi de réduire le trop plein du camp en éliminant les plus faibles.... Les coups étaient juste ajustés pour éclater les crânes. Les corps roulaient pour ne plus se relever. Ils s'acharnaient avec une furie démentielle sur ceux qui étaient à terre. J'ai vu beaucoup d'hommes finir ainsi, sur le pavé de la place d'appel dans ces tristes matins des premiers jours de 42... »
Manuscrit inédit de Luis Garcia Manzano, édité par l'Amicale française de Mauthausen.

La mobilité entre les camps et *Kommandos* fait partie du système de terreur entretenu par les SS. Entre Mauthausen et Gusen les transferts sont fréquents. Gusen ayant une réputation d'horreur, être désigné pour ce camp signifie la mort à brève échéance. En 1941, environ six mille Polonais et Espagnols fournissent le premier contingent important et permanent de Gusen. Il n'y a pratiquement aucun survivant.

Une dizaine d'annexes sont ouvertes au cours de la période de juin 1941 à février 1943. Leur importance est variable. Certains ne comportent qu'une dizaine de détenus, d'autres en comptent jusqu'à un millier.



Détenus au travail dans la carrière.



Dalle ou tombeau avec inscription en latin.

Deuxième période : 1942-1944

Les carrières

Au cours de cette période, la *Granitwerk Mauthausen* (devenue la *Sankt-Georg* par suite du transfert du siège social dans cette ville) élargit son champ d'action et ouvre de nouvelles carrières jusqu'au cœur du protectorat de Bohême-Moravie.

C'est aussi à cette période que l'exploitation des carrières de Gusen donne lieu à des découvertes archéologiques (squelettes et mobilier funéraire) auxquels Himmler s'intéresse, dans l'espoir d'y trouver confirmation de ses théories raciales. Les objets exhumés sont soigneusement préservés, puis finalement évacués dans la région de *Nürnberg*.

La nébuleuse

La défaite de Stalingrad en février et celle de l'Afrikakorps en Tunisie en mai 1943 marquent le début de la défensive. L'année 1943 inaugure ainsi la course à la production d'armes nouvelles (dites de représailles) en riposte aux bombardements alliés. Le Reich fait soutenir son effort de guerre par des travailleurs étrangers, qu'ils considèrent comme de race inférieure, saisonniers polonais (dès le début de la guerre), puis prisonniers de guerre, *Ostarbeiter*, requis du STO et détenus des camps de concentration.

L'industrie d'armement demeure le secteur privilégié d'affectation, mais les détenus sont aussi utilisés pour

réparer les dégâts causés aux infrastructures par les bombardements alliés.

A Mauthausen, ce tournant provoque la création de *Kommandos* nouveaux et une extension des annexes parallèlement à un accroissement des effectifs.

Gusen

En février 1943, une partie des usines de *Steyr* est transférée dans le camp de Gusen. Des halls utilisés initialement pour les tailleurs de pierres accueillent désormais des fabriques d'armes et des terrains de la DEST sont loués aux firmes *Steyr-Daimler-Puch AG* et *Messerschmitt* pour la fabrication de pièces d'armement et de moteurs d'avions.

A partir de 1944, les installations souterraines creusées à proximité des camps de *Gusen I* et *II* abritent



A droite, la carrière de Gusen I après la libération.

progressivement les unités de production des firmes *Messerschmitt AG* et *Steyr-Daimler-Puch AG* déjà implantées provisoirement sur des terrains de la DEST.

Le second ensemble, destiné à accueillir le projet *Bergkristall* (ou projet B8, de fabrication du chasseur bombardier à réaction *Messerschmitt Me 262*), est entrepris au printemps 1944. L'usine *Bergkristall* est creusée à l'ouest du bourg de Sankt-Georgen-an-der-Gusen. Les travaux de percement et de construction s'échelonnent entre début 1944 et la fin de l'hiver 1944-45. Il s'agit d'un ensemble souterrain très important de dix-neuf galeries principales toutes bétonnées, complétées et reliées par des galeries secondaires. Une voie de chemin de fer dessert les installations souterraines.

Hitler toutefois a pris trop tard la décision de lancer en série la production du *Messerschmitt 262* et aucun des neuf-cent-quatre-vingt-sept avions assemblés ne sera engagé dans la guerre aérienne avant la défaite finale du Reich.

Ebensee et Redl-Zipf

Le camp d'Ebensee, implanté à cent kilomètres au sud de Mauthausen, en novembre 1943 va fonctionner dix huit mois. L'urgence du percement simultané de quatorze tunnels entraîne une cadence de travail démente où la vie des détenus n'a aucune espèce d'importance.

Les installations souterraines sont en effet destinées à des productions d'importance stratégique pour le Reich : fabrication d'essence synthétique et montage d'armes secrètes liées au programme V2.

Ce camp détient sans doute, au cours de sa brève existence, le record des pertes humaines avec près de dix mille victimes. Il est libéré par les Américains le 6 mai 1945.

Sur le site de Redl Zipf, distant d'une trentaine de kilomètres, une unité de production d'oxygène liquide et un silo pour l'essai du propulseur de fusée A4 sont réalisés. Le 3 mai 1945, les quelque mille cinq cents détenus du camp sont évacués sur Ebensee. Parmi eux, les survivants du *Kommando* « Bernhard », arrivé de Sachsenhausen, le 13 avril 1945¹.

Linz

Le camp de Linz I est créé en décembre 1942 pour récupérer le mâchefer des hauts fourneaux des aciéries de Linz. Pratiquement dans le même temps, les usines sidérurgiques de *Linz-Sankt Valentin* se spécialisent dans la fabrication de blindés pour réparer les désastres de l'hiver 1942-43. Une action spéciale Panzer IV est entreprise dans la région du Danube supérieur, en avril. Environ mille quatre cents engins blindés sortent des usines.

Détruit par bombardement au printemps 1944, le camp de Linz I n'est pas reconstruit et ferme officiellement le 3 août 1944.

Linz III est construit dans le faubourg de *Kleinmünchen*, et ouvert le 22 mai 1944. Il compte jusqu'à trois mille détenus et produit en particulier de l'acier, du matériel ferroviaire et des chars de combat.

La construction des *Panthers* et des *Tigres* est en grande partie assurée par les détenus de Linz I et Linz III.

Le bombardement du 26 juillet 1944, le plus meurtrier, fait de nombreuses victimes parmi les détenus, dont une partie seulement est identifiée.

Le camp est libéré le 5 mai 1945.

Loibl Paß

Construit à partir de juin 1943, aux confins sud de l'Autriche, à la frontière austro-yougoslave, le site comporte deux camps, *Loibl Paß-Nord* et *Loibl Paß-Sud*, implantés pour assurer le percement d'un tunnel routier entre la Carinthie autrichienne et la Slovénie nouvellement occupée. Le camp compte jusqu'à mille trois cents détenus et travaille au profit de la firme *Universal*, maître d'œuvre de l'ouvrage. Ce camp est pratiquement le seul d'où l'on pourra tenter de s'évader avec de bonnes chances de succès, étant donné sa situation en pleine montagne et surtout la complicité active des partisans de Tito.

Les camps du Grand Vienne

En Août 1943, s'ouvrent les camps annexes installés auprès des centres industriels de la périphérie de Vienne : *Wiener Neudorf*, *Wien-Schwechat*, *Wiener-Neustadt* (complexe important d'usines aéronautiques plusieurs fois bombardé avant d'être réimplanté en septembre 1943 dans les galeries souterraines d'une ancienne brasserie à *Redl-Zipf* au Nord de Salzburg), *Florisdorf*, *Hinterbrühl*, *Wiener Saurer* et d'autres plus petits. Ce sont pour la plupart des *Komandos* de spécialistes affectés dans des ateliers industriels. En avril 1945, lors de l'entrée des forces soviétiques en Autriche, ils sont évacués, à pied, vers le camp central.

Melk, le projet Quartz

Le camp de Melk est créé fin avril 1944 à l'arrivée de deux convois de Français (très majoritairement résistants) encadrés par des droit commun allemands.

Il est commandé par le *SS Hauptsturmführer* Ludolf dit *le Vieux*, assisté de quatre sous-officiers dont Musikant, responsable de l'infirmerie. La garde est assurée par des

1. Sur le *Kommando* « Bernhard », cf. *Mémoire Vivante*, n° 34, p. 5.

hommes de la Luftwaffe, transformés en *Waffen-SS* le 1^{er} janvier 1945.

Les déportés partagent avec leurs gardiens la caserne *von Birago*. Les troupes occupent les bâtiments en dur et les détenus les garages et baraques construites dans l'enceinte de la caserne et clos par une double rangée de barbelés électrifiés.

Le 8 juillet 1944, le camp est bombardé par méprise : les victimes se comptent par centaines.

Une partie des détenus est affectée à la construction de l'usine souterraine de roulements à billes du chantier de *Roggendorff*, à 7 km, en direction de Vienne. Une liaison ferroviaire assure huit navettes par jour.

L'effectif moyen du camp, à partir de Juillet 1944, tourne autour de dix mille détenus. Les pertes sont sévères. En janvier 1945, mille morts sont dénombrés. Les blessés et les malades sont évacués vers le camp central de Mauthausen. Un crématoire entre en service le 1^{er} novembre 1944.

Les droits communs allemands sont progressivement éliminés et remplacés par des politiques de toutes origines. Ainsi, sous l'action du secrétariat de l'auto-administration (H. Hoffstedt et A. Pichon), des chefs et secrétaires de *Blocks*, des spécialistes, des responsables de *Kommandos* de toutes les nationalités, dont des Juifs hongrois, sont mis en place. Le *Lagerälteste* est français à partir d'août 1944. Trois médecins, Le Mordant (français), Szucs (hongrois) et Zora (autrichien), médecin de la Luftwaffe, font preuve

d'un remarquable dévouement pour tenter de porter secours aux malades.

Le camp est évacué entre le 15 et le 20 Avril 1945, en partie vers le camp central, en partie vers Ebensee, libéré le 6 mai : évacuation et changement de camp entraînent encore de lourdes pertes dans les dernières semaines.

Au total, quatorze mille déportés passent au camp de Melk, parmi lesquels quatre mille huit cents périssent, dont six-cent-soixante-trois Français.

1945

La situation militaire et diplomatique sans issue du Reich, fin 1944, ne ralentit pas pour autant la politique des transferts souterrains. Au cours des derniers mois de la guerre, les SS s'efforcent même de faire face à des échéances de plus en plus précipitées et irréalistes.

Leur agitation fiévreuse et irrationnelle ne sert qu'à alourdir le prix déjà payé par les détenus à leur folie dominatrice et guerrière, alors que l'effondrement du Reich est de toute évidence inéluctable.

Au cours des dernières semaines de guerre, ils ont pour consigne, en cas d'approche des armées alliées, d'enfermer les détenus dans les galeries souterraines et de tout faire sauter. Cette consigne n'est pas mise à exécution et les détenus, eux-mêmes alertés par leurs organisations clandestines, restent vigilants et s'organisent pour un éventuel ultime affrontement avec leurs gardiens.

RÉSISTANCE ET RÉVOLTES

Sabotage

Dans les unités de production d'armement, les détenus tentent d'entraver le processus de production par des procédés indécélables, exploitant par exemple l'incompétence professionnelle d'un surveillant pour provoquer des pannes inexplicables sur certaines machines. Mais le volume global de la production en est peu affecté. La faiblesse du rendement est, dans l'ordre des choses, une constante de freinage du travail concentrationnaire bien plus significative que le résultat des actes de sabotage. D'autant que la surveillance de tous les instants et des sanctions très lourdes limitent la capacité des détenus à freiner ou saboter. Les coupables convaincus de sabotage sont pendus après force annonce destinée à terroriser les autres, et les châtiments corporels ou la perspective de perdre une place dans un « bon » *Kommando*, sont très dissuasifs.

Révolte des Russes du Block 20

Dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1945, plusieurs centaines de détenus soviétiques internés dans le *Block 20* au titre de l'« *Aktion Kugel* »¹ se soulèvent et s'enfuient.

Courant janvier 1945, un groupe de dix sept officiers

soviétiques arrive au *Block 20*. Se sachant condamnés à mort alors que la fin de la guerre approche, ils réussissent à convaincre l'ensemble des détenus du *Block* de se révolter. En dépit d'une surveillance étroite, ils organisent des groupes d'assaut, armés de pierres, de galoches et d'extincteurs, avec mission de neutraliser les sentinelles dans les miradors. Le soulèvement est initialement prévu pour la nuit du 28 au 29 janvier 1945. Mais à la suite d'une dénonciation, vingt-cinq détenus, parmi lesquels les dix-sept officiers conspirateurs, sont fusillés le 27 janvier 1945.

Le soulèvement est reporté à la nuit du 1^{er} au 2 février. Six cents détenus occupent alors le *Block 20* dont soixante-quinze grands malades trop affaiblis pour tenter de s'évader et qui restent dans le *Block* où les SS les massacreront. Après avoir égorgé les « fonctionnaires du *Block* », les insurgés neutralisent les sentinelles en les assaillant à coups de planches et de pierre et en les aveuglant avec la mousse des deux extincteurs. Ils s'emparent des armes des sentinelles du mirador et abattent celles du deuxième mirador situé vis à vis du *Block 20*. Dans le même temps, ils réussissent à neutraliser la clôture électrifiée en provoquant des courts circuits avec des couverture mouillées et la franchissent. Plusieurs dizaines sont tués lors de l'assaut contre les miradors mais quatre-cent-dix-neuf sortent du camp. Ce beau succès est de courte durée. Dès le 3 février, trois cents d'entre eux sont déjà repris. Dès l'annonce de cette évasion collective, la *Kommandantur*

1. Sur l'« *Aktion Kugel* », cf. *Mémoire Vivante*, n° 34, p. 6, le massacre des prisonniers de guerre russes.

organise en effet une chasse à l'homme qui tourne au massacre, avec le concours des autorités de police locale, d'unités de la *Wehrmacht*, de la *Volksturm*, de membres du NSDAP local et de SA, enfin de la jeunesse hitlérienne. Des civils participent activement à la chasse et à la dénonciation des fuyards qui sont mis mort. Une douzaine seulement échappe aux recherches et aux dénonciations et survivent jusqu'à la fin de la guerre cachés dans des fermes ou réfugiés dans des familles hostiles au régime.

Héroïque et sans équivalent, ce soulèvement a ceci d'exceptionnel qu'il est spontané et sans lien avec aucune organisation politique clandestine.

Révolte des femmes du Block 18

Arrivées de Ravensbrück en mars 1945, un groupe de femmes du *Block 18* est désigné pour le *Kommando* de déblaiement de la gare d'Amstetten visée par des bombardements où trente quatre de leurs camarades ont péri.

Le *Schutzhaftlagerführer* I Bachmayer se heurte alors à un refus collectif et une délégation conduite par une Belge et une Française ose même lui en exposer les raisons. Malgré les menaces de mort, le refus reste unanime.

Conscientes toutefois des risques auxquels sont exposées leurs camarades prises en otages, les détenues se mettent néanmoins en route. Mais le lendemain les SS renoncent à les envoyer à Amstetten.

Cet acte de courage a un grand retentissement dans le camp. Spontané, exécuté sans préparation ni aide extérieure, il montre que ces femmes ont parfaitement compris la fragilité mentale du *Schutzhaftlagerführer* I Bachmayer, conscient de la défaite inéluctable du Reich et de son propre échec. Leur refus d'obéissance collectif, partiellement victorieux, s'achève donc sans effusion de sang. Quelques mois plus tôt, il aurait tourné au massacre.

Organisations clandestines : une mise en place difficile

A partir de l'hiver 1943-1944, des postes clés de l'auto-administration du camp central de Mauthausen commencent à passer des droit commun aux détenus politiques.

Ces derniers entreprennent d'abord de briser l'isolement des détenus et d'instaurer une forme d'entraide à caractère international. Ils cherchent ensuite à jeter les bases d'un mouvement de résistance ouvert aux différentes sensibilités, et qui soit capable, le moment venu, d'affronter les gardiens.

Par suite de divergences internes entre communistes, aucune organisation internationale ne réussit à se constituer cet hiver-là. L'arrivée d'Artur London, Tchèque ayant vécu trois ans à Moscou, ancien des brigades internationales en Espagne et qui retrouve de nombreux camarades, permet de renouer les contacts et la vie clandestine internationale reprend.

Sûr de la victoire des Alliés, le groupe des « politiques » tente de développer un mouvement de résistance non seulement au camp central mais dans le réseau des camps annexes. Des organisations clandestines se mettent sur pied petit à petit et une entraide internationale réelle, bien qu'encore ponctuelle, s'instaure. Toutefois les causes de division restent vives au sein même des différents groupes nationaux : chez les Allemands entre partisans et adversaires du communiste Dahlem résolument hostile à toute insurrection, chez les Autrichiens entre partisans et opposants au rattachement à l'Allemagne, chez les Espagnols entre anarchistes et communistes, chez les Français entre communistes et gaullistes, chez les Polonais entre partisans du gouvernement en exil et du comité de Lublin favorable aux communistes, chez les Yougoslaves entre partisans de Tito et de Michailovitch, etc.

Toutefois, face aux menaces d'extermination finale, les organisations clandestines de détenus se mettent d'accord pour créer une structure d'action et de résistance, l'Appareil militaire international (AMI), encadrée par des militaires professionnels. Elle est articulée en groupes d'autodéfense ayant chacun un ou plusieurs objectifs précis. Des armes sont recueillies et dissimulées dans le plus grand secret. Ces groupes doivent pouvoir en effet s'opposer aux gardiens par la force si nécessaire. En dépit d'alertes chaudes, ils n'ont finalement pas à entrer en action, sinon ponctuellement, après le passage des premiers détachements de l'armée américaine libératrice.

LA LIBÉRATION

La libération des détenus s'effectue en deux temps, d'abord par des évacuations vers la Suisse opérées sous l'égide de la Comité international de la Croix Rouge. Les 21, 24 et 28 avril 1945, en effet des convois de la Croix Rouge réussissent à s'approcher du camp et à obtiennent l'évacuation de groupes de détenus, hommes et femmes, français en particulier, vers la Suisse. Ce sont les premiers libérés.

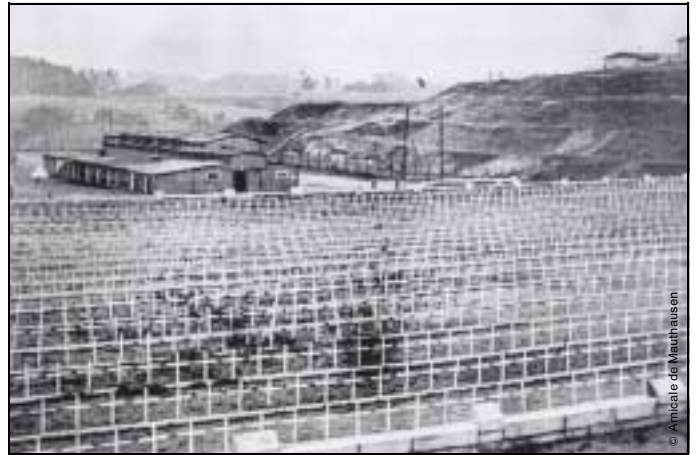
En mai, les survivants sont répartis entre les trois derniers pôles du réseau : au camp central subsistent entre seize et dix-huit mille détenus, dans les trois camps de Gusen environ vingt et un mille et à Ebensee, autour de dix-sept mille.

Le 5 mai, une patrouille américaine pénètre, par hasard et sans instructions particulières, dans le camp central. Elle déchaîne l'enthousiasme. Mais rapidement dépassée par le drame qu'elle découvre, elle finit par repartir alerter sa hiérarchie, laissant le camp aux mains du comité clandestin et de l'AMI qui, après avoir désarmé la police locale, ont bien du mal à contenir les détenus. Des règlements de compte et des pillages se produisent, mais dans l'ensemble la situation reste contrôlée.

Le 6 mai, les groupes d'autodéfense se heurtent à des SS qui tentent de repasser le Danube. Des accrochages très durs se produisent. Le même jour, les troupes américaines reviennent en force avec des moyens plus adaptés et



Entrée du premier blindé de reconnaissance américain dans la cour des garages SS.



Cimetière où ont été ensevelies les victimes après la libération.

prennent la situation en main. Leur tâche, considérablement compliquée par le très mauvais état sanitaire du camp, va d'abord consister prioritairement à sauver ce qui peut l'être. Les évacuations suivront.

A Ebensee, un détachement avancé de la Division américaine n'arrive que le 6 mai dans l'après-midi. Après l'exaltation de la libération, des pillages et des règlements de compte se produisent comme au camp central. Mais rapidement, les autorités américaines prennent la situation en main, désarment les groupes de détenus, assurent un ravitaillement correct et surtout prennent en charge les très nombreux malades et blessés. Elles font ensevelir dans des fosses provisoires, et par la population locale réquisitionnée, les morts non incinérés.

AUJOURD'HUI

Le site du camp, domaine de soixante-dix hectares, est un monument accessible aux visiteurs, placé sous l'autorité directe du gouvernement autrichien auquel les Soviétiques, à la fin de la période d'occupation, l'ont confié pour commémorer « la lutte des peuples d'Europe contre le fascisme et le nazisme ».

Toute l'enceinte et les bâtiments en dur ont été conservés ainsi que trois baraques de *Blocks* et la carrière. L'ensemble comprenant, en particulier, un zone de monuments commémoratifs nationaux est en cours de réaménagement dans un souci de mise en valeur pédagogique.

Un musée existe dans l'enceinte du camp (lui aussi en cours de redéploiement) mais corrélativement a été créé à Vienne, dans le cadre du ministère fédéral de l'Intérieur et à l'initiative de Hans Marsalek, historien-témoin, ancien *Lagerschreiber II*, membre du comité international clandestin., un centre d'archives dénommé *Mauthausen Museum*. Ce centre détient, en particulier, de la documentation en provenance de Pologne et de République tchèque.

C'est à partir de ces documents et d'autres conservés aux Etats Unis, en France et en Russie qu'ont pu être conduits les travaux historiques de la fin du xx^e siècle qui font de l'histoire de Mauthausen une des plus complètes.

Dossier réalisé par l'équipe de rédaction de *Mémoire Vivante* avec l'aimable coopération de l'Amicale de Mauthausen.

Si l'extermination finale tant redoutée par les organisations clandestines ne s'est finalement pas produite, les dernières semaines d'avril n'en sont pas moins marquées par une véritable hécatombe humaine dans ces camps surpeuplés où s'entassaient dans les pires conditions sanitaires et humanitaires les détenus repliés du réseau Mauthausen, s'ajoutant à ceux des convois issus d'autres camps. La mortalité de ces dernières semaines d'agonie de l'Allemagne nazie atteint un seuil record. En certains lieux, les morts ne sont même plus ramassés.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

- Amicale de Mauthausen, *Des pierres qui parlent*, plaquette documentaire présentée par les déportés témoins-historiens, sous la présidence de Jean Laffitte, 1995.
- Choumoff Pierre Serge, *Les assassinat nationaux-socialistes par gaz à Mauthausen 1940-1945*, Mauthausen Studen, 2000. (édition en français et en allemand)
- Fabrèguet Michel, *Mauthausen camp de concentration national socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, Honoré Champion, Paris, 1999.
- Böüard Michel (de), *Mauthausen*, in *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, juillet-septembre 1954.
- Bédarida François et Gervereau Laurent, *La déportation et le système concentrationnaire nazi* Musée d'Histoire contemporaine, BDIC, Nanterre, 1995.
- Le Caer Paul et Sheppard Bob, *Album Mémorial de Mauthausen*, Heimdal, 2000 (version française et anglaise).
- Dumoulin Jean-Claude, *Du côté des vainqueurs*, Tirésias, 1999
- Documents divers remis par l'Amicale de Mauthausen.
- Fonds personnel de Madame Marie-Jo Chombart de Lauwe, déportée à Ravensbrück et Mauthausen, présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation.

LES LIVRES

Raconte moi... la Déportation dans les camps nazis

Depuis deux ans la Fondation avait en projet de faire réaliser un livre sur la Déportation, destiné à de jeunes lecteurs de 12 à 15 ans. Ce projet a pu être mené à terme grâce à plusieurs concours déterminants : celui du ministère de la Défense qui a fourni une aide importante au budget, celui d'Agnès Tribel, diplômée de Sciences politiques, membre de la présidence de l'Association française Buchenwald-Dora et mère de trois jeunes enfants, qui s'est proposée d'en rédiger le texte, celui d'anciens déportés et historiens qui en ont fait l'examen critique, celui enfin des Editions de la Nouvelle Arche de Noé qui ont accepté d'en assurer l'édition. Les dessins et illustrations, recherchés par le documentaliste de la Fondation et puisés dans les fonds du ministère de la Défense, du CDJC, de la FNDIRP et de plusieurs amicales, donnent force et réalité à un texte qui se veut simple et clair.

Il n'est pas aisé d'aborder la Déportation. Ce livre en propose quelques clés de compréhension qui puissent permettre l'instauration d'un dialogue ou d'une réflexion plus poussée, sur un sujet qui ne cesse d'interpeller le passé autant que l'avenir.

(Renseignements et commandes directement au siège de la Fondation 30, boulevard des Invalides, 75007 PARIS).

Les femmes dans la résistance en France

sous la direction de Mechtild Gilsmer, Christine Levisse-Touzé et Stefan Martens

Cet ouvrage est le fruit d'un colloque qui s'est déroulé à Berlin du 8 au 10 octobre 2001. Il a pour ambition de restituer ce que fut le combat des femmes allemandes et française en France pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ni éligibles, ni électrices, les femmes françaises, à l'issue de la défaite de 1940, n'ont pourtant pas hésité, quelles que soient leurs conditions sociales ou culturelles, à refuser l'occupation et à contester la politique du gouvernement de Vichy, à s'engager dans la Résistance ou à rejoindre Londres et les Forces françaises libres. Quelle que soit leur fonction dans la Résistance, elles ont encouru les mêmes dangers que les hommes.

Editions Tallandier 14,5 x 22 432 pages 22 €

Elles et Eux, de la Résistance : Pourquoi leur engagement ?

de Caroline Langlois et Michel Reynaud

Suivi de « Le poème, l'âtre ou la forge », de M. Reynaud

Faire témoigner ces femmes et ces hommes sur un choix qui remonte à plus de 60 ans, temps de leur jeunesse, était une folle gageure ; laisser parler leur mémoire sur l'action de cet instant, à chaque coup héroïque, était une force. Même si *Elles et Eux* se disent des « gens ordinaires », nous nous apercevons qu'ils prennent immédiatement fait et cause contre le nazisme, clament leur indignation et leur honte de la collaboration. Ils ont fait un unique choix : résister, peut-être avec insouciance au début, mais ils prirent très vite conscience de leur engagement. Paraît-il que « c'est plus facile de mourir à 18 ans »...

Editions Tirésias 16 x 24 352 p. (nombreuses illustrations) 24 €

Du côté des vainqueurs (Au crépuscule des crématoires),

de Jean-Claude Dumoulin

Déporté à 20 ans à Mauthausen, c'est avec ironie et pétulance que l'auteur nous explique comment il a pu revenir des camps de la mort, avec l'intelligence et la certitude qu'il était du côté des vainqueurs.

« Pas étonnant que ses premiers lecteurs, des jeunes gens d'aujourd'hui, se soient enflammés pour ce petit livre concis, atypique, qui pourrait aussi s'appeler : *Le paradoxe de Melk*. L'auteur nous fait descendre à sa suite dans les coulisses d'un camp nazi où il partagea le sort de la « viande à crématoires ». Il nous révèle, de l'intérieur, des choses jamais dites dans leur vérité et même... un certain rire. » Madeleine Riffaud.

Editions Tirésias 13 x 20 - 132 pages 12,20 €

Les livres sont disponibles à la Fondation.

